avec Bérengère de Navarre. Il s'en alla joindre ensuite les croisés français campés devant Ptolémaïs.

En apprenant l'arrivée des deux puissants rois venus de l'Occident, Saladin avait envoyé de tous côtés ses ambassadeurs auprès des princes musulmans; dans toutes les mosquées on priait pour le triomphe de ses armes, et les imans exhortaient les peuples à s'armer contre les ennemis de Mahomet. « Vos marches contre les infidèles, leur disaient les imans, vos périls, vos blessures, tout, jusqu'au passage du torrent, est écrit dans le livre de Dieu. » Animés par les paroles des apôtres de l'islamisme, les musulmans accouraient des divers points de l'Asie dans le camp de Saladin.

Depuis les querelles de Messine, les relations entre Philippe-Auguste et Richard avaient pris un caractère d'irritable jalousie; leurs fréquentes discussions aboutissaient à des serments d'amitié bientôt oubliés. La conquête de l'île de Chypre avait valu à Richard des louanges qui importunaient Philippe-Auguste; l'armée du roi d'Angleterre était plus nombreuse que celle du roi de France; Richard, qui avait épuisé son royaume avant de s'embarquer, se trouvait plus riche à Saint-Jean-d'Acre que le monarqne français, son suzerain; l'union de ces deux hommes ne pouvait guère être complètement sincère, surtout si l'on songe à l'humeur impétueuse de Richard. De plus, le héros au cœur de lion sentait sa bravoure, et n'était pas homme à supporter la condition de vassal. Ces motifs de rivalité entre les Français et les Anglais nuisirent aux travaux du siège et retardèrent la prise de Ptolémaïs.

Philippe-Auguste, ayant à prendre un parti au sujet des débats pour la couronne de Jérusalem, s'était déclaré pour Conrad; ce fut une raison pour que Richard embrassât la cause de Guy de Lusignan. L'armée chrétienne fut divisée en deux partis : l'un composé des Français, des Allemands, des templiers, des Génois; l'autre composé des Anglais, des Pisans et des chevaliers de l'Hôpital. Philippe-Auguste et Richard, tombés malades à leur arrivée en Palestine, s'étaient vus condamnés au repos sous la tente. Durant leur maladie, les deux rois entretinrent avec Saladin des rapports dont la politesse et la générosité ont été remarquées par l'histoire. Rendus à la santé, les deux monarques s'occupèrent de réunir toutes les forces chrétiennes contre l'ennemi commun; et d'abord on mit fin à de funestes divisions en décidant que Guy de Lusignan conserverait son titre de roi pendant sa vie, et que Conrad et ses descendants lui succéderaient au royaume

de Jérusalem. Pour achever de mettre l'harmonie, on convint que lorsque Richard ou Philippe-Auguste attaquerait la ville, l'un des deux veillerait à la sûreté du camp et contiendrait l'armée de Saladin.

Quand les assiégeants se présentèrent de nouveau devant les murailles, ils trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'attendaient point; les musulmans avaient employé à fortifier la ville le temps que les chrétiens avaient perdu en vaines disputes. Alors commencèrent de grands combats pour attaquer tour à tour la ville et repousser l'armée de Saladin. Sous les drapeaux de la croix comme sous les drapeaux de l'islamisme, l'activité, le courage, le mépris de la mort poussaient à de merveilleux exploits. Les chrétiens employaient chaque jour de nouveaux moyens pour ébranler les murs et pénétrer dans la place. Lorsque leurs tours de bois et leurs béliers étaient consumés par les flammes, ils creusaient la terre et s'avançaient par des chemins souterrains jusque sous les fondements des remparts. Le courage des Français était surtout admirable; leurs attaques se portaient sur la *Tour maudite,* à l'est de la ville; de ce côté les murs commençaient à crouler; un chemin allait être ouvert. Frappés du péril, et déjà affaiblis par les maladies et la disette, les guerriers de la garnison tombèrent dans le découragement. Le commandant de la place se détermina à implorer une capitulation; il se présenta à Philippe-Auguste, et proposa de lui rendre la ville aux mêmes conditions que les chrétiens l'avaient rendue aux musulmans quatre ans auparavant, c'est-à-dire en laissant aux assiégés la vie sauve et la liberté de chercher un refuge où ils voudraient. Le roi de France, après avoir consulté les principaux chefs de l'armée, répondit que les croisés ne consentiraient point à épargner les habitants et la garnison de Ptolémaïs, si les musulmans ne rendaient Jérusalem et toutes les villes chrétiennes tombées en leur pouvoir depuis la bataille de Tibériade. Le commandant se retira en jurant par Mahomet de s'ensevelir sous les ruines de la cité.

Une dernière et vive résistance fut l'ouvrage de cette courageuse résolution. Mais, après cette passagère ardeur du désespoir, la vue des tours ruinées, la désertion de quelques chefs, l'horrible détresse des habitants, engagèrent les émirs à des négociations nouvelles avec les chrétiens. Revenus sous la tente de Philippe-Auguste, les chefs promirent de faire rendre aux Francs le bois de la vraie croix et seize cents prisonniers; ils s'engagèrent en outre à payer deux cent mille pièces d'or aux princes chrétiens. Les otages musulmans et tout le peuple enfermé

dans Ptolémaïs devaient rester au pouvoir du vainqueur jusqu'à l'entière exécution du traité. Cette capitulation fut acceptée. Au moment où Saladin en eut la nouvelle, il se préparait à tenter un dernier effort pour sauver la place; cette issue de tant de combats le remplit de douleur.

Ainsi se termina le siège de Ptolémaïs; les habitants de la ville et la garnison se défendirent pendant deux ans avec une résignation inébranlable, avec une infatigable ardeur. Les croisés, sous les murs de cette place, versèrent plus de sang et montrèrent plus de bravoure qu'il n'en fallait pour conquérir l'Asie. Pendant tout ce temps, le glaive ou les maladies moissonnèrent plus de cent mille chrétiens. A mesure que les légions d'Europe périssaient dans la plaine de Saint-Jean-d'Acre, il en arrivait de nouvelles; des navires partis de tous les ports de l'Occident transportaient des populations armées qui venaient se fondre misérablement autour de la colline de Turon et sur le sable du Bélus; on aurait pu croire que la terre et la mer de Syrie s'entendaient entre elles, et que l'une avait été chargée de dévorer ce que l'autre lui apportait. Ce siège de Ptolémaïs, commencé par un roi fugitif, réunit peu à peu toutes les forces de la chrétienté. Des empires s'agitent à grand bruit pour délivrer Jérusalem, et toute cette tempête vient gronder et mourir sur une cité des côtes de la Palestine. On doit remarquer que le salut des armées de la croix sous les murs de Saint-Jean-d'Acre vient de la supériorité de la marine chrétienne sur la marine musulmane : si les vaisseaux francs qui approvisionnaient le camp des croisés avaient été vaincus dans leurs combats contre les vaisseaux sarrasins, l'armée des assiégeants aurait péri par la famine.

Dans ce long siège de Saint-Jean-d'Acre, on vit paraître et se développer le génie, les mœurs et les passions de la chrétienté et de l'islamisme. Les moyens d'attaque et les moyens de défense se trouvèrent perfectionnés. Les apparitions merveilleuses ne se rencontrèrent point, comme dans les précédentes expéditions, pour enflammer la pieuse bravoure des croisés; mais le fanatisme des guerriers de l'Europe n'en était pas moins violent, et leur intrépidité moins indomptable. Au milieu d'une guerre où plus d'une invention multiplia les chances du trépas, il y eut dans les deux partis des témoignages d'humanité, et les chrétiens et les musulmans reculèrent quelquefois devant la barbarie. Durant les jours de trêve, les fêtes de la chevalerie interrompaient la triste monotonie des combats; la plaine de Saint-Jean-d'Acre vit des tournois où les guerriers sarrasins furent invités. Les Francs

dansaient au son des instruments arabes, et les musulmans à leur tour dansaient au son des ménestrels. Le camp des croisés devant Ptolémaïs était devenu comme une grande cité d'Europe, avec ses métiers, ses arts mécaniques et ses marchés. L'industrie avare profita souvent de la misère des croisés, et souvent aussi la cupidité recevait son châtiment. Les vices, qui suivent toujours les nombreuses multitudes, les images de la corruption se mêlaient au spectacle de la misère. Il y eut pourtant de grands sujets d'édification et d'éclatants exemples de charité. Il s'était formé des associations d'hommes pieux pour assister les mourants et ensevelir les morts. Ce fut pendant ce siège que des soins généreux prodigués aux pauvres soldats du Nord devinrent l'origine de l'association hospitalière des chevaliers teutoniques. C'est aussi à cette époque que s'établit l'institution de la Trinité, dont le but était de racheter les chrétiens en captivité chez les musulmans.

Philippe-Auguste et Richard se partagèrent les vivres, les munitions, les richesses de la ville, au grand mécontentement de la multitude des croisés qui avaient souffert et combattu sous les murs de Ptolémaïs pendant deux hivers. Le roi de France se montra doux et modéré. Le roi d'Angleterre usa de la victoire sans ménagement, non seulement envers les infidèles, mais envers les croisés. Léopold d'Autriche avait fait des prodiges de valeur, et sa bannière flottait sur une tour de la ville; Richard ordonna que la bannière fût enlevée et jetée dans les fossés. Léopold empêcha que les guerriers allemands ne prissent les armes pour venger cet outrage; la fortune devait lui offrir plus tard une occasion de satisfaire son ressentiment. Conrad, ayant eu à se plaindre du roi d'Angleterre, se retira brusquement à Tyr. Bientôt Philippe-Auguste annonça son dessein de retourner dans ses États; il s'embarqua pour l'Europe, laissant en Palestine dix mille Français sous les ordres du duc de Bourgogne. Il avait compris que la croisade lui laissait peu de chose à faire pour sa gloire.